Qui a beaucoup de fane, beaucoup de feuilles : *Du blé* FANU.

**FANUCCI** (Jean-Baptiste), historien italien, né à Pise en 1756, mort dans cette ville en 1834. Il abandonna la profession de maître d'armes pour étudier le droit, devint professeur de droit maritime en 1800, fut exilé de Toscane lors du rétablissement du grand-duc, mais rentra bientôt après dans sa patrie, où il s'occupa exclusivement de travaux historiques. On a de lui, outre des articles biographiques, une fort remarquable *Storia dei tre celebri popoli maritimi dell' Italia : Veneziani, Genovesi e Pisani* (Pise, 1817-1822, 4 vol. in-8°), ouvrage rempli de renseignements précieux, de remarques profondes et d'une grande sagacité, mais qui laisse à désirer au point de vue du style.

**FANUM** s. m. (fa-nomm — mot lat.). Antiq. rom. Terrain consacré au culte d'une divinité, par certaines prières et cérémonies. ‖ Edifice consacré au même usage, temple en général.

**FANUM DAVIDIS**, nom latin de DAVID'S (SAINT-).

**FANUM FORTUNÆ**, ville de l'Italie ancienne, dans l'Ombrie, sur l'Adriatique. Aujourd'hui FANO.

**FANUM JOVIS**, nom latin de FANJEAUX.

**FANUM MARTIS**, nom de trois villes de l'ancienne Gaule : la première dans la Lyonnaise Ie, aujourd'hui MONTMARTIN; la seconde, dans la Lyonnaise IIIe, aujourd'hui CORSEULT; enfin, la troisième dans la Belgique IIe, aujourd'hui FAMARS.

**FANUM VOLTUMNÆ**, ville de l'ancienne Etrurie, qui se trouvait, croit-on, sur l'emplacement de la moderne Viterbe. Son nom lui venait d'un temple consacré à la déesse Voltumna.

**FANZAHIRE**, rivière de l'île de Madagascar, prov. d'Anossi. Elle prend sa source dans les montagnes d'Echaca et de Tambour, et se divise presque dès sa naissance en deux bras qui baignent, l'un la vallée d'Amboule, l'autre la plaine d'Anossi. Très-resserré dans son cours supérieur, le lit de cette rivière s'élargit considérablement dans le voisinage de la mer. Le Fanzahire arrose plusieurs petits Etats indépendants et renferme un grand nombre de caïmans.

**FANZONI** ou **FENZONI** (Ferrau), peintre italien, né en 1562 à Faenza, d'où le nom de **Ferrau da Faenza**, sous lequel il est souvent désigné, mort en 1645. Il reçut à Rome les leçons de F. Vanni, fut chargé d'exécuter des fresques dans diverses églises de cette ville, puis retourna dans la Romagne, étudia les œuvres des Carrache et adopta la manière des chefs de l'école bolonaise. Parmi ses œuvres, fort nombreuses dans les Romagnes, on cite : le *Saint Onuphre* de la cathédrale de Foligno; la *Piscine parabolique* et la *Descente de croix*, à Faenza. On trouve dans ces peintures un dessin correct, un coloris agréable. Fanzoni eut deux filles, Teresa et Claudia-Felice, qui se livrèrent à la peinture.

**FAON** s. m. (fan — Delâtre fait venir ce mot du latin *infans*, par aphérèse, comme l'italien *fante*. Un auteur du XVIe siècle, en effet, s'est servi du mot *fant*, qu'il tire évidemment de *infans;* mais cette dérivation pour *faon* est inadmissible, car ce mot a deux syllabes dans l'ancienne langue. Vu sa signification ancienne de petit de bête, Diez le rapproche, avec toute vraisemblance suivant M. Littré, du mot provençal *feda*, qui veut dire *brebis*, et qui vient du latin *fœta*, féminin de *fœtus*, produit de la conception, allongé en *fœtonus*). Petit de la chevrette, de la biche ou de la daine : *La chevrette produit ordinairement deux* FAONS. (Buff.)

Un *faon* de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt...
LA FONTAINE.

‖ Se dit absolument du jeune cerf ou petit de la biche : *Le* FAON *ne porte ce nom que jusqu'à six mois environ.* (Buff.)

— **Epithètes**. Léger, rapide, svelte, gracieux, peureux, timide, craintif, sauvage.

— **Encycl**. On donne le nom de *faon* aux jeunes individus du genre cerf, et plus particulièrement du cerf commun et du daim, âgés d'un an au plus. Le *faon* suit toujours sa mère, qui a pour lui beaucoup de tendresse, l'instruit, le forme et supplée à son inexpérience; elle l'habitue à fuir au moindre danger, et surtout au son de la voix des chiens; on dit même qu'elle lui donne quelquefois des coups de pied, pour le forcer à se tenir tranquille, surtout quand il se laisse entraîner à l'attrait d'une curiosité qui pourrait lui devenir fatale; mais dès qu'arrive l'époque du rut, elle le chasse. Le *faon* n'a pas encore les cornes ou le bois qui caractérise l'âge adulte. Sa chair est tendre, d'une saveur agréable et de facile digestion.

**FAONNER** v. n. ou intr. (fa-né — rad. *faon*). Mettre bas, en parlant des biches, des chevrettes, des daines : *Cette biche vient de* FAONNER.

**FAOU (LE)** [*Ville du hêtre*], bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. N.-O. de Châteaulin, agréablement situé sur un bras de mer, au fond de la rade de Brest; pop. aggl., 1,063 hab. — pop. tot., 1,271 hab. Minoterie, scieries; élève et commerce de bestiaux. Petit port de commerce, dont le mouvement, en 1861, a été de 255 navires et 2,439 tonnes à l'entrée; 381 navires et 5,951 tonnes à la sortie.

L'église est pittoresquement située au bord de la grève. L'abside porte la date de 1567; le portail celle de 1593; le clocher est de 1628. La chapelle de Saint-Joseph, bâtie à la tête d'un pont jeté sur la rivière du Faou, date de 1541. Le Faou, qui portait autrefois le titre de vicomté, a donné son nom à une famille puissante.

**FAOUET (LE)**, bourg de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 40 kilom. O. de Pontivy, entre les rivières de Ster-laër-Inam et d'Ellé; pop. aggl., 1,221 hab. — pop. tot., 2,977 hab. Minoteries; papeterie du Grand-Pont; commerce de draps et de vins. Les grandes routes qui traversent la ville aboutissent aux quatre angles d'une grande place sur laquelle se trouvent une jolie halle et une petite promenade. Au N. du bourg, sur une colline très-escarpée, s'élève la chapelle Sainte-Barbe, bâtie en 1489, et à laquelle on parvient par de larges et beaux escaliers en granit. Le sieur de Toulbodou, dit la tradition, chassant un jour dans la vallée de l'Ellé, fut surpris par un orage épouvantable. Un bloc de rocher, arraché par la foudre, allait le broyer dans sa chute, lorsqu'il fit vœu à sainte Barbe de lui élever une chapelle au même endroit, s'il échappait à la mort. Le rocher s'arrêta court et la construction de la chapelle fut immédiatement commencée. On remarque, à l'intérieur, de beaux vitraux à personnages. Sur le vitrail d'une riche fenêtre, sainte Barbe est représentée au milieu des foudres et des éclairs. La chapelle est ombragée par un frêne séculaire, mesurant 6 mètres de circonférence à sa base. Dans le voisinage de la chapelle Sainte-Barbe se voit la chapelle Saint-Bernard, suspendue sur une pointe de rocher et dont les dévots font le tour en se cramponnant à des anneaux de fer scellés dans les murs. La chapelle Saint-Nicolas renferme un beau jubé, les statuettes des apôtres, et neuf panneaux de la Renaissance représentant la légende de saint Nicolas, où l'on distingue le *Miracle des trois clercs ressuscités*, après avoir été dépecés par un boucher, salés comme de la viande de porc, pressés dans un baquet et en partie mangés.

**FAOURCHE** s. m. (fa-our-che). Bot. Syn. de FAROUCH.

**FAPESMO** (fa-pè-smo). Logique. Mot barbare employé autrefois dans certains vers techniques, pour désigner un syllogisme dont la majeure est générale et affirmative, la mineure générale et négative, la conclusion particulière et négative. V. BARBARA.

**FA-PRESTO**, surnom du peintre italien Giordano. V. ce nom.

**FAQUIN** s. m. (fa-kain — v. l'étym. à la partie encycl.). Homme de rien, individu méprisable; faiseur d'embarras :

Je ne sais point en lâche essuyer les outrages
D'un *faquin* orgueilleux qui vous tient à ses gages.
BOILEAU.

Dans ses projets un *faquin* réussit,
Tandis que dans les siens un honnête homme échoue.
LEBRUN.

... J'aime mieux endurer une injure
Que d'illustrer un *faquin* ignoré.
J.-B. ROUSSEAU.

Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier *faquin* il court en dire autant?
MOLIÈRE.

— Anc. art milit. Mannequin de bois ou de paille qui servait de but aux cavaliers, lorsqu'ils s'exerçaient à la lance : *Le prix était décerné à celui qui atteignait le plus souvent le* FAQUIN *dans l'œil*. V. QUINTAINE.

— **Encycl**. C'est en s'écartant de son origine que ce terme est devenu peu à peu un signe de mépris, et c'est par erreur qu'on lui a donné pour première étymologie le mot italien *facchino*, qui signifie commissionnaire, pauvre diable, valet. Voici l'historique de ses transformations. Pour exercer dans les manéges et dans les lices les poursuivants d'armes, les aspirants à la chevalerie, au temps où florissait cette institution, on plaçait une sorte de mannequin habillé et couvert d'une armure, qu'ils devaient frapper de leur lance. C'était tantôt un fagot, tantôt une botte de paille, en latin *fasciculus*, dont la langue italienne fit *facchino*. Quelquefois, pour s'épargner la peine de confectionner un mannequin, on se contentait de louer un valet de place, et comme on disait toujours : *Viser au facchino*, ce terme finit par devenir synonyme de valet, commissionnaire, portefaix. Le malheureux ainsi pris pour but était aussi appelé : *Il Sarraceno*, le Sarrasin; *lo stafermo*, l'immobile; *l'uomo armato*, l'homme d'armes. Plus d'un fut blessé et même tué par des jouteurs maladroits. Pour obvier à ce danger, on retourna au *fasciculus*, mais en le perfectionnant. On en fit un homme à ressort, qui, lorsque le coup qu'on lui portait était mal assuré, pivotant sur lui-même, payait à son agresseur sa maladresse par un bon coup de bâton.

Néanmoins, le mot subsista, et, par suite, on s'habitua à désigner sous ce nom de *facchino* tout valet de place, commissionnaire, portefaix, et chacun sait que cette classe de la société n'est pas celle qui montre le moins d'insolence. Il est donc facile de comprendre que le mot soit passé dans notre langue, traduit par celui de *faquin*, pour désigner tout personnage alliant la bassesse à l'impertinence, visant à une élégance exagérée ou de mauvais goût, ayant une tournure arrogante, présentant un mélange de ridicule et de bassesse. Le *faquin*, pour le peuple, est le dandy de la halle.

Boileau et Molière figurent parmi les auteurs qui ont acclimaté ce mot dans notre langue, mais après Balzac, Scarron et Rabelais.

Qu'on fasse d'un *faquin* un conseiller du roi,
Il se ressent toujours de son premier emploi.
BOILEAU.

Alors le noble altier, pressé de l'indigence,
Humblement du *faquin* rechercha l'alliance.
BOILEAU.

Marivaux a fait de ce mot un usage plaisant dans les *Jeux de l'amour et du hasard*. Interrogé par Marine sur son véritable nom, le faux Dorante se voit contraint d'avouer qu'il s'appelle Pasquin. « *Faquin!* » s'écrie la soubrette, et Pasquin de s'écrier : « Je n'ai pu éviter la rime. »

Dans les *Antiquités de Paris*, Sauval assure que les voleurs, pour exercer les surnuméraires en filouterie, disposaient, de son temps, un *faquin* de paille, pendu par une ficelle au plancher, et qu'il fallait que les apprentis enlevassent ce qu'il avait dans ses poches, sans faire remuer le pendu, sous peine du fouet. De nos jours, le mot *mannequin* a remplacé, dans ce sens, le *faquin* de Sauval. Singulière coïncidence, les voleurs s'exerçant comme les chevaliers! Il est vrai qu'ils sont aussi chevaliers... d'industrie.

**FAQUINERIE** s. f. (fa-ki-ne-rî — rad. *faquin*). Caractère, procédé, action d'un faquin : *Il est d'une* FAQUINERIE *révoltante. Cet acte est une pure* FAQUINERIE. ‖ On a dit aussi FAQUINISME s. m.

**FAQUIR** s. m. (fa-kir). Sorte de moine mendiant indou.

— Bot. *Herbe des faquirs*, Nom du haschich en Orient.

— **Encycl**. On confond généralement dans l'Inde, sous le nom de *faquirs*, des moines mendiants et des pénitents; ces derniers, en langue indoue, sont appelés *djoghi* (contemplatifs), *tapasivis* (austères), ou *samyavis* (austères); le mot *faquir* (pauvre) est arabe et a été importé dans l'Inde par les musulmans. Ces pénitents ascètes ou mendiants cherchent, par des austérités et des souffrances, à atteindre la sainteté et un pouvoir surnaturel, comme l'ont fait avant eux, suivant la tradition, Richi, Indra, Agastya, etc.; la plupart sont des sectateurs de Siva; ils vivent en plein air, dans la solitude, et souvent s'imposent d'horribles macérations.

Le *faquir* indien, malgré son nom arabe, est de beaucoup antérieur à l'islamisme et à l'invasion musulmane dans la presqu'île indoustanique. Il est déjà célèbre dans les *Védas*. Le bouddhisme est né sous un vêtement de moine mendiant : le Bouddha, en effet, était moine mendiant, et les prêtres du Bouddha font profession de mendicité et d'ascétisme. Les religions occidentales, le mahométisme et le christianisme ont donc adopté la vie monastique et ne l'ont pas créée. Quoi qu'il en soit, l'Inde est restée la patrie des moines mendiants : le brahmanisme, comme le bouddisme et l'islamisme, continue d'en nourrir un grand nombre, qui vivent de la charité publique et renoncent aux bienfaits comme aux inconvénients de la vie civilisée. Ils passent leur vie sans travailler, mais sans famille, sans asile et sans autres besoins que celui d'un lambeau d'étoffe, dont ils se ceignent les reins, d'un bâton pour se défendre contre les animaux dangereux et d'une nourriture grossière, qu'ils laissent à la Providence le soin de leur fournir. Le climat des tropiques favorise leur existence vagabonde : il n'exige de l'homme ni qu'il se couvre de vêtements chauds, ni qu'il se livre à de rudes travaux pour vivre. Ces conditions, qui n'existent pas dans les pays septentrionaux, ont empêché les moines mendiants de s'y acclimater. Il n'y en a ni en Russie ni dans les Etats scandinaves, et il y en eut toujours très-peu en Angleterre, en Allemagne et même en France. En Asie, où ils sont nés, aucune révolution politique ou religieuse n'a pu les extirper. Ils aiment à s'y comparer eux-mêmes aux chiens, à qui ils donnent dix qualités qu'ils revendiquent pour eux. Le chien doit avoir toujours faim, n'avoir point d'asile, veiller la nuit, rester fidèle à son maître (le maître de l'homme est Dieu), se contenter de la terre pour lit, céder ce lit à qui le demande, ne point se fâcher des coups qu'il reçoit, se mettre à l'écart quand on apporte à manger, ne préférer aucun lieu à un autre.

La profession de moine mendiant ou de *faquir* ne proscrit pas absolument la vie en commun, c'est-à-dire conventuelle; mais le vrai *faquir* vit seul et ne se fixe nulle part. Il couche sur la terre nue, et son corps est nu. Il se chauffe le moins possible et, s'il est né dans la religion de Brahma ou du Bouddha, il se sert, pour faire du feu, de la fiente de la vache, animal sacré dans l'Inde.

Un grand nombre de voyageurs ont parlé du *faquir* comme d'un être dangereux quand on le rencontre loin des villes; on a affirmé que ces moines se réunissaient en bandes sous le commandement d'un chef et exerçaient la profession de voleurs de grands chemins. Il est reconnu aujourd'hui que le vrai *faquir* reste isolé, et qu'il ne vole ni n'assassine. Ceux qu'on avait jusqu'à nos jours confondus avec lui sont simplement des affiliés de la terrible secte des thugs ou adorateurs de la mort, qui tuent par dévotion, dans l'intérêt même de leurs victimes, et forment au delà de l'Indus une société secrète du caractère le plus redoutable et qui a résisté depuis trois mille ans à tous les efforts tentés contre elle. Il y a, du reste, des *faquirs* de toutes les conditions. De même que le catholicisme, au temps de sa domination politique, avait créé des ordres religieux dont la mission était d'agir, chacun dans sa sphère, sur la classe sociale qu'il était chargé de diriger, de même, dans l'Inde, où le régime des castes subsiste encore, il y a, dans chacune, des *faquirs* de même condition qu'elle, associés à sa destinée et partageant l'estime ou le mépris qu'elle inspire. On trouve donc des moines mendiants de la caste des brahmes et qui sont attachés comme docteurs à certaines pagodes, comme on trouve des *faquirs*, dans la religion musulmane, attachés à certaines mosquées, à titre de *mollahs* ou docteurs de la loi.

C'est à propos du moine mendiant que Voltaire a dit : « Gardez-vous d'avoir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthousiasme et la crasse, qui se sont fait un devoir de l'oisiveté et de la gueuserie. »

Les Indous ont, en effet, un grand respect pour leurs *faquirs*. Quand ceux-ci passent, on s'agenouille pour mériter d'en être regardé; quand ils font leurs prières en public, la foule s'écarte; quelquefois on embrasse leurs pieds ou les haillons qui les couvrent. Du reste, le *faquir* a la réputation de guérir toutes sortes de maux; il a des formules de prières à l'usage des paralytiques, des boiteux et même des femmes stériles.

Ses pratiques religieuses et ascétiques lui méritent d'ordinaire cette vénération. On a vu quelques-uns d'entre eux s'enterrer jusqu'au cou, et rester dans cette situation des années entières; d'autres, se condamner à tenir leurs bras levés pendant dix ans et finir par en perdre l'usage, au point de ne pouvoir plus les abaisser. Ils s'exposent, par esprit de pénitence, à la morsure des insectes, à la pluie, à la chaleur, à tous les mauvais traitements que l'exaltation mystique peut inspirer à un illuminé. C'est par de telles austérités que les *djoghi* ou aspirants à la sainteté espèrent arriver à l'état de brahme.

Un voyageur anglais raconte qu'un *djoghi* parvint à rester debout pendant douze ans, sans s'asseoir ni se coucher. Après cette épreuve, il vécut douze autres années les mains jointes au-dessus de sa tête : ses ongles étaient si longs qu'ils entraient comme des clous dans la chair de ses mains. Il essaya, en dernier lieu, de marcher entre cinq feux, quatre en l'honneur des points cardinaux, et un en l'honneur du soleil : au bout d'une demi-heure, il était cuit.

Mais le fait le plus extraordinaire et qui surpasse de beaucoup tout ce que font les jongleurs indiens, est celui du *faquir* qui se fait enterrer vivant et qui sort de la terre, au bout de plusieurs mois, aussi bien portant qu'il y était entré. Le fait ne nous paraît pas authentique; il est cependant garanti par plusieurs personnes dignes de foi. Voici comment M. Osborne, officier de l'armée anglaise, qui fut témoin du fait, raconte la chose : « A la suite de quelques préparatifs, qui avaient duré quelque temps et qu'il répugnerait d'énumérer, le *faquir* déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadjah, le chef des Sikhes et le général Ventura se réunirent près de la tombe en maçonnerie, construite exprès pour le recevoir. Sous nos yeux, le *faquir* ferma avec de la cire toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air, en exceptant sa bouche, puis il se dépouilla de ses vêtements; on l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière, de manière à lui boucher l'entrée du gosier. Après cette opération, le *faquir* tomba dans une sorte de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé, et un cachet fut apposé par le maharadjah. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois cadenassée et scellée, qui fut descendue dans la tombe; on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre, on y sema de l'orge; enfin, des sentinelles furent placées tout à l'entour, avec ordre de veiller jour et nuit. Malgré ces précautions, le maharadjah conservait des doutes; il vint deux fois, dans l'espace de dix mois, pendant lesquels le *faquir* resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe; le *faquir* était dans le sac, froid, inanimé, enfin tel qu'on l'y avait mis. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive du *faquir*. On ouvrit, en notre présence, les cadenas, on brisa les scellés et, après avoir enlevé la caisse hors de la tombe, on retira le *faquir;* nulle pulsation au cœur, point de respiration, le sommet de la tête était resté seul le siége d'une chaleur sensible, qui pouvait faire soupçonner la présence de la vie. Alors une personne lui introduisit très-doucement le doigt dans la bouche et replaça sa langue dans sa position normale,



puis on le frictionna, on versa sur tout son corps de l'eau chaude; petit à petit la respiration, le pouls se rétablirent, et le *faquir* se leva et se mit à marcher en souriant. Il nous dit que, pendant son séjour sous terre, il avait fait des rêves délicieux, mais que le réveil était toujours très-pénible; avant de recouvrer sa connaissance, il avait, dit-il, des vertiges. Cet homme est âgé de trente ans (en 1838), sa figure est désagréable et a une certaine expression de ruse. Il s'entretint longuement avec nous et nous offrit de se faire enterrer une autre fois en notre présence. Nous le prîmes au mot et nous lui donnâmes rendez-vous à Lahore. Après avoir choisi un endroit convenable et fait construire une tombe en maçonnerie et une caisse bien solide, munie d'un système de cadenas et de clefs fort sûr, nous fîmes venir le *faquir;* il arriva en protestant du désir qu'il avait de nous prouver qu'il n'était nullement un imposteur et nous dit qu'il était prêt à subir l'épreuve, mais il nous demanda quelle serait sa récompense. Nous lui promîmes une somme de 1,500 roupies et un revenu de 2,000 par an, qu'on se chargeait de lui obtenir du roi. Satisfait de ces conditions, il désira savoir quelles précautions on comptait prendre à son égard; on lui montra les cadenas et les clefs, et on l'avertit que des sentinelles, choisies parmi les soldats anglais, veilleraient autour du tombeau pendant une semaine; il ne voulut pas accéder à ces conditions et exigea que des doubles clefs fussent remises à ses coreligionnaires et que ce fussent eux qui seraient chargés de veiller autour de la tombe. Les officiers ne voulant pas souscrire à ses demandes, il se retira, disant que l'on avait l'intention d'attenter à sa vie. Quelque temps après, il envoya un des chefs sikhes pour faire savoir que le maharadjah l'avait menacé de sa colère s'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite aux Anglais, et qu'il voulait bien se soumettre à l'épreuve, quoique convaincu que le seul but des officiers était de lui ôter la vie et qu'il ne sortirait jamais vivant de la tombe. Nous lui répondîmes que, sur ce dernier point, nous partagions complétement sa conviction, et que, ne voulant pas avoir sa mort à nous reprocher, nous le tenions quitte de sa promesse. » Il est regrettable que cette épreuve n'ait pas eu lieu, car elle aurait, ou dévoilé une habile jonglerie, ou éclairé la science sur un point physiologique très-obscur et très-curieux. Les *faquirs*, outre les tortures qu'ils s'imposent, pratiquent encore le suicide religieux; ils l'exécutent au moyen d'un instrument appelé *karivat*, qui est composé d'une demi-lune armée d'un tranchant très-fin, et dont les deux bouts portent deux chaînes, à l'extrémité desquelles sont deux étriers. La victime place la demi-lune autour de son cou, et, au moyen de ses deux pieds placés dans les étriers, elle donne une forte secousse et s'abat la tête. Si elle tombe détachée totalement du tronc, le *faquir* est considéré comme saint. Si, au contraire, elle n'est qu'à moitié séparée, la sainteté de la victime est fort suspecte. Ces sortes d'exécutions se font à Kschira, auprès de Nadija. Il y a encore une autre manière de se tuer, mais elle est plus longue. Ceux qui la pratiquent s'appellent *pousti*, du nom d'une plante qui passe pour sacrée et dont ils font un terrible usage; elle a la propriété d'occasionner, dans un temps peu considérable, une débilitation et un amaigrissement extrêmes. Le pousti se fume et se boit en infusion. Dès le jour où ils ont prononcé leurs vœux, les *faquirs* s'asseyent sur un coussin, à la manière orientale, et ne prennent plus aucune nourriture. Ils fument cette herbe dans des espèces de narguilés et s'enivrent sans cesse avec le suc de la plante sacrée, qui ne tarde pas à les faire expirer.

**FARA**, historien sarde du XVIe siècle, fut évêque de Bosa. Il a lassé une curieuse chronique : *De rebus Sardois, corografia Sarda*, publiée à Turin (1835, in-4°).

**FARABAD** ou **FERABAD**, ancienne ville persane, située dans la province du Mazanderam, non loin de la côte sud de la mer Caspienne. Farabad s'élevait dans une plaine merveilleuse, que les Persans appellent le jardin de leur contrée. Anciennement, cette plaine était loin d'avoir cette importance. C'est le schah Abbas qui, séduit par la beauté du site, en fit sa résidence favorite. Il construisit sur cet emplacement un magnifique palais et donna à cet endroit le nom de *Farah-Abad*, la ville de la joie. Après la mort du schah Abbas, la ville perdit beaucoup de sa splendeur, qui acheva complétement de s'éteindre pendant les guerres de la Perse et de la Russie. Aujourd'hui, Farabad n'est plus qu'un village insignifiant, entouré de prairies et de forêts. La ville que, en 1618, le voyageur Pietro della Valle avait comparée à Rome et à Constantinople, ne contient plus à présent que quelques milliers d'habitants, parmi lesquels on remarque plusieurs Arméniens chrétiens, et qui font, avec la Russie principalement, le commerce de la soie. Sur la côte voisine, les Russes ont d'importants établissements de pêche.

**FARABANA**, ville de la Sénégambie, ch.-l. d'une petite république indépendante, dans l'Etat de Bambouk, sur un affluent de la Falémé. C'est un lieu de passage des caravanes et un point commercial assez important.

**FARABI** (Ishac ben-Ibrahim Al-), grammairien arabe, mort en 961 de notre ère, a composé divers ouvrages, dont le plus remarquable est une grammaire fort estimée, intitulée : *Diwanal-Edeb* (*Divan de la philologie*).

**FARABY**, philosophe arabe. V. ALFARABI.

**FARACH** s. m. (fa-rak). Bot. Espèce d'acacia.

**FARADAY** (Michaël), chimiste et physicien illustre, membre de la Société royale de Londres et l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris, né à Newington-Butts, près de Londres, le 22 septembre 1791, mort à Hampton-Court le 25 août 1867. Fils d'un pauvre forgeron, il a tout dû à son courage, à sa persévérance et à son génie. Dès l'âge de treize ans, n'ayant encore reçu que l'instruction la plus élémentaire, il fut placé comme apprenti chez un relieur de Blandfort-street. Les *Conversations sur la chimie*, petit traité populaire dû à la femme d'un habile médecin et chimiste, M. Marut, lui ouvrirent la route de la science. Faraday attribua toujours son goût pour la chimie et la physique au soin qu'il avait pris de constater par des expériences, telles qu'il pouvait les faire alors, les assertions du livre de celle qu'il nommait sa première institutrice. Après huit ans passés à peu près dans la même situation, Faraday eut le bonheur d'être admis, sur la recommandation d'un des membres de l'Institution royale, à suivre les leçons que Davy donnait dans cet établissement; il envoya ses rédactions à Davy en le priant de l'aider à sortir de sa position. Davy le fit aussitôt nommer aide préparateur (1813), et, admis par faveur spéciale de l'empereur à parcourir la France et l'Italie, il emmena avec lui son aide de laboratoire. Faraday se fit dans ce voyage les amis les plus dévoués à Paris, à Genève et à Montpellier. Il venait de faire faire un grand pas à la physique en liquéfiant l'acide carbonique et le protoxyde d'azote; il a fait subir depuis la même transformation au chlore et à un grand nombre d'autres gaz.

Les belles recherches de Faraday sur l'électricité et le magnétisme datent de 1821. C'est à cette époque que, renversant l'expérience d'Œrsted, il constata l'action exercée par un aimant fixe sur un courant mobile et entreprit dès lors, concurremment avec Ampère, les beaux travaux qui ont constitué la théorie de l'électro-magnétisme.

La théorie de la pile de Volta et de ses dérivés était encore remplie d'obscurités; l'hypothèse du premier inventeur sur les effets électro-dynamiques du contact entre les métaux hétérogènes et la théorie plus scientifique des excitations électriques dues aux réactions chimiques, avaient encore à cette époque des partisans à peu près aussi nombreux et aussi considérables. Faraday trancha le différend par une découverte capitale, qui aura vraisemblablement les conséquences les plus étendues, en permettant de soumettre l'électricité à des mesures précises. Armé d'un voltamètre de son invention, au lieu de s'abandonner aux idées métaphysiques, il se posa ce problème : mesurer la quantité d'électricité qui a servi à opérer une décomposition chimique donnée, et comparer entre elles les quantités d'électricité dépensées dans diverses décompositions successives. Ses recherches furent couronnées du plus heureux succès; elles le conduisirent à la découverte d'une loi, qui prendra plus tard le nom de *principe de Faraday*, comme on a dit principe d'Archimède, principe de Galilée et principe de d'Alembert. Cette belle loi consiste en ce que c'est toujours la même quantité d'électricité qui se consomme dans la décomposition des équivalents chimiques des différents corps. Les équivalents chimiques correspondent à des équivalents électriques, ou, si l'on veut adopter le langage fondé sur la théorie atomique, toutes les molécules de même ordre ont besoin, quels que soient leur nature, leur forme, leur poids et leurs qualités spécifiques, qu'on emploie la même force pour les unir chimiquement deux à deux ou pour les désunir. La quantité d'électricité mise en mouvement par une molécule de zinc brûlée dans la pile est égale à celle qu'exigerait la division en ses éléments de toute molécule d'un composé binaire.

Arago venait de découvrir le magnétisme de rotation. Cette belle découverte frappa beaucoup Faraday; elle le conduisait peu après, en 1832, à la découverte des phénomènes d'induction produits dans un circuit métallique par un courant, par un aimant ou par la terre. « Pour comprendre, dit M. Dumas, toute l'importance pratique de la découverte de Faraday, considérée comme source d'une nouvelle manifestation des phénomènes électriques, il suffit de rappeler que c'est elle qui a donné naissance aux machines de Pixii, de Clarke et de Ruhmkorff, dont les étincelles sont capables de percer des masses de verre de 0m,10 d'épaisseur.

Faraday émit alors une théorie nouvelle de l'électrisation par influence, qui paraît mieux que l'ancienne s'accorder avec les faits. Il rejette complétement l'idée de l'action à distance du corps influençant sur le corps influencé, et suppose que la transmission se fait par l'intermédiaire de l'air ou même de l'éther.

Les deux dernières découvertes de Faraday sont celle de l'action exercée par l'aimant sur la lumière polarisée, et celle du diamagnétisme. Elles datent de 1845.

« Si l'on fait passer, écrivait-il à l'Académie des sciences, un rayon lumineux polarisé à travers une substance transparente, et que celle-ci soit placée dans le champ magnétique, la ligne de force magnétique étant disposée parallèlement au rayon lumineux, celui-ci éprouvera une rotation. Si l'on renverse le sens du courant magnétique, le sens de la rotation du rayon lumineux sera également renversé. »

Cette découverte, si considérable, devait le conduire à mettre en évidence l'une des propriétés les plus générales de la matière. On savait déjà que le bismuth éprouve, de la part de l'aimant, un effet contraire à celui qu'éprouve le fer. Faraday fit voir que les deux manières d'agir de l'aimant sont des cas particuliers d'une loi générale. Le fer, le nickel, le cobalt, le manganèse et le platine sont attirés par l'aimant, d'autres sont repoussés, et, s'ils étaient assez sensibles à cette répulsion, on pourrait en construire des boussoles qui se dirigeraient de l'est à l'ouest. Les gaz mêmes sont impressionnés par l'aimant; l'oxygène est attiré, l'hydrogène et l'eau sont repoussés; il en est de même des tissus végétaux et animaux. Faraday admet que des pôles d'un aimant part un faisceau de rayons magnétiques que les corps attirés rendraient convergents, et dont les autres tendraient à augmenter la divergence.

« Faraday, dit M. Dumas, était de taille moyenne, vif, gai, l'œil alerte, le mouvement prompt et sûr, d'une adresse incomparable dans l'art d'expérimenter. Exact, précis, tout à ses devoirs, lorsqu'il préparait dans sa jeunesse les leçons de Davy, on admirait avec quelle précision chaque expérience répondait à la pensée, à la parole du maître. Il vivait dans son laboratoire, au milieu de ses instruments de recherche. Il s'y rendait le matin et en sortait le soir, aussi exact qu'un négociant qui passe la journée dans ses bureaux. La simplicité de son cœur, sa candeur, son amour ardent de la vérité, sa franche sympathie pour tous les succès, son admiration naïve pour les découvertes d'autrui, sa modestie naturelle dès qu'il s'agissait des siennes, tout cet ensemble donnait à sa physionomie un charme incomparable. »

Sir Robert Peel avait songé à lui offrir une pension; lord Melbourne, voulant réaliser ce projet, alla le voir. Faraday hésitait; un geste d'impatience échappé à l'illustre visiteur trancha la question pour Faraday : il refusa. Le ministre se retira; mais, mieux informé de ce que peut être la dignité d'un savant, il chargea un intermédiaire de prier l'illustre physicien de revenir sur sa détermination : « Et comment le pourrais-je ? répondit Faraday, il faudrait que le ministre m'écrivît une lettre d'excuses. Ai-je le droit ou même la pensée d'exiger de lui rien de pareil? » Mais les excuses arrivèrent. Faraday accepta, en 1836, une pension annuelle de 300 livres sterling, et la reine lui donna, en 1858, une résidence à Hampton-Court.

Davy, lorsqu'il put l'apprécier complétement, avait pris ombrage de ses succès et il a à se reprocher envers lui une petite injustice de savant. Faraday n'en conserva jamais le moindre souvenir. On a de lui une biographie de son ancien maître, où ne respirent que les sentiments de la plus vive reconnaissance.

Faraday appartenait par ses ancêtres aux trois races irlandaise, écossaise et anglaise; il faisait partie de la secte des glassites ou sandermaniens, qui croient que la mort du Christ suffit au salut et à l'expiation. Ils élisent eux-mêmes leurs prédicateurs; Faraday le fut pendant longtemps.

Ses nombreux écrits ont sucessivement paru, depuis 1831, dans les *Transactions philosophiques*, sous le titre de : *Recherches expérimentales sur l'électricité;* ils ont été réunis depuis et forment 3 volumes in-8° (Londres, 1839, 1844 et 1855).

Sa biographie a été publiée en anglais, par M. J. Tyndall, son ami et son émule, sous ce titre : *Faraday inventeur*. M. Moigno a donné, dans ses *Mondes*, une traduction de cette intéressante étude. Nous en extrayons quelques passages.

Faraday considérait la matière comme une agglomération de centres de forces, et voici, suivant M. Tyndall, quelles étaient ses opinions intimes à cet égard.

« L'espace doit être considéré comme la seule portion continue d'un corps constitué de molécules laissant entre elles un intervalle interatomique. L'espace pénètre toutes les masses de matière, dans toutes les directions, comme un filet, excepté que, au lieu de mailles, il forme des cellules qui isolent chaque atome de ses voisins, lui seul étant continu. » — « Que savons-nous de l'atome en dehors de la force? Vous imaginez un noyau qu'on peut appeler *a*, et vous l'environnez de forces qu'on peut appeler *m;* pour mon esprit, votre *a* ou noyau s'évanouit, et la substance consiste dans l'énergie de *m*. En effet, quelle idée pouvons-nous nous former du noyau indépendant de son énergie? A quoi rattacher l'imagination d'un *a* indépendant des forces connues? » Comme Boscovich, il détruit l'atome et met à sa place un centre de forces.

Avec son courage et sa sincérité habituelles, il poursuit son idée jusqu'aux dernières conséquences. « Cette vue théorique sur la constitution de la matière, continue-t-il, semble indiquer nécessairement cette conséquence, que la matière remplit tout l'espace, ou du moins tout l'espace auquel s'étend la gravitation; car la gravitation est une propriété de la matière dépendant d'une certaine force, et c'est cette force qui constitue la matière. A ce point de vue, la matière n'est pas simplement pénétrable; mais chaque atome s'étend, pour ainsi dire, à travers tout le système solaire, sans cesser de conserver son centre propre de forces. »

Plus loin : « La force lui semblait être une entité résidant le long de la ligne suivant laquelle elle s'exerce. Les lignes le long desquelles la gravité agit entre le soleil et la terre semblent représentées dans son esprit par un certain nombre de cordes élastiques; il accepte, en effet, l'instantanéité supposée de la gravité comme l'expression de l'énorme élasticité des « lignes de poids. »

Au reste, Faraday ne se dissimulait ni le vague de ces conceptions et de quelques autres du même genre, ni le danger que courent souvent les plus belles hypothèses de s'évanouir devant le « progrès des vérités naturelles certaines. » (*Faraday inventeur*, p. 104 et suiv.).

**FARADAYNE** s. f. (fa-ra-dè-ne — de *Faraday*, n. pr.). Chim. Produit de la distillation du caoutchouc, obtenu par Himly, et qui est un liquide d'odeur éthérée, mais forte et désagréable, se volatilisant très-rapidement, avec production de froid.

**FARADÈS**, autrefois *Veneria*, ville de l'Etat de Tunis, à 57 kilom. S. de Tunis, à 13 kilom. de la Méditerranée.

**FARADISATION** s. f. (fa-ra-di-za-si-on — de *Faraday*, célèbre physicien anglais). Nom proposé par le docteur Duchenne, de Boulogne, pour désigner l'électricité par induction appliquée à la thérapeutique.

**FARADJ**, sultan des mameluks circassiens ou Bordjites, de 1399 de notre ère à 1412. Il monta sur le trône à l'âge de dix ans. Le règne de ce jeune prince fut constamment troublé par les révoltes des émirs, en Syrie, en Egypte, et par l'invasion de Tamerlan dans le premier de ces pays. Après avoir montré autant de courage que d'énergie dans sa lutte contre ses nombreux ennemis, Faradj fut déposé et assassiné à Damas.

**FARAF** s. m. (fa-raff — mot madécasse). Mamm. Carnassier de l'île de Madagascar, qui est probablement l'adive ou le chacal.

**FARAFREH** ou **FARAFRÉ**, petite oasis d'Afrique, dans le désert de Libye, par 27° 20′ de latit. N. et 27° 10′ de longit. E., entre l'oasis de Dakhel au S. et la Petite-Oasis au N. L'oasis de Farafreh, avec un village de même nom, dépend de l'Egypte et compte une population d'environ 2,000 hab. Ruines grecques et romaines. Coton, dattes, etc.

**FARAILLON** s. m. (fa-ra-llon; *ll* mll. — dimin. de *phare*). Mar. Petit phare; tour sur le rivage, au haut de laquelle on place un fanal. ‖ Petit banc de sable séparé d'un plus grand par un canal.

**FARAIRE** s. f. (fa-rè-re). Bot. Syn. de FERRARIE.

**FARAIS** s. m. (fa-rè). Pêche. Filet servant à la pêche du corail. ‖ Ficelle avec laquelle les corailleurs fabriquent leurs filets.

**FARAISON** s. f. (fa-rè-zon). Techn. Première figure que prend le verre, quand on le souffle, après l'avoir tiré au bout de la canne.

**FARALLONES** (îles), nom de deux groupes d'îlots, situés à 19 kilom. de distance l'un de l'autre, dans l'océan Pacifique du Nord, en face de la côte de la Nouvelle-Californie; ils sont situés du S.-E au N.-O. par (groupe S.-E.) 37° 42′ de lat. N. et 122° 59′ de long. O. Le plus grand de tous, qui appartient au groupe S.-E., a une altitude de 45 à 60 mètres et se trouve à 46 kilom. du fort situé à l'entrée du port de San-Francisco.

**FARAMÉE** s. f. (fa-ra-mé). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées et de la tribu des cofféacées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. ‖ On dit aussi FARAMIER s. m.

**FARANDOLE** s. f. (fa-ran-do-le — v. l'étym. à la partie encycl.). Espèce de danse usitée en Provence, dans laquelle les danseurs se tiennent tous par la main sur une longue file, et s'avancent en sautant à la suite du premier : *On nomme* FARANDOLE *une chaîne de vingt, trente, cinquante et quelquefois cent jeunes gens, qui parcourent les rues se tenant par la main, sautant et dessinant des figures, au bruit de tambours et de tambourins.* (A. Hugo.) ‖ Nom donné aux divers airs à six-huit sur lesquels on exécute cette danse : *Jouer une* FARANDOLE.

— **Encycl**. La *farandole* est une danse populaire dans tout le midi de la France, de même que la bourrée est la danse populaire de l'Auvergne.

Suivant certains étymologistes, la *farandole* rappellerait encore aujourd'hui la danse de la *grue*, inventée par Thésée, et ainsi nommée, parce que les danseurs y reproduisaient les tournoiements et les évolutions de ces oiseaux de passage; elle aurait été importée à Marseille par les Phocéens. Thésée, avancent les savants, avait retracé, dans une sorte de chorégraphie triomphale, les circuits que, grâce au fil d'Ariane, il put impunément